

L'ethnographie par la carte

Clémence Léobal

▶ **To cite this version:**

Clémence Léobal. L'ethnographie par la carte : Maisons, parenté et mobilités entre Haut et Bas Maroni (Guyane/Surinam). CIST2018 - Représenter les territoires / Representing territories, Collège international des sciences territoriales (CIST), Mar 2018, Rouen, France. pp.538-544. hal-01854373

HAL Id: hal-01854373
https://hal.science/hal-01854373

Submitted on 6 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ethnographie par la carte
Maisons, parenté et mobilités entre Haut et Bas Maroni (Guyane/Surinam)

AUTEURE
Clémence LÉOBAL

RÉSUMÉ
Les modes d'habiter des Bushinengués sur le fleuve Maroni sont caractérisés par une forte mobilité, condition pour la formation de configurations de maisons. Cette communication, issue d'un travail de thèse de sociologie fondé sur une enquête ethnographique de long terme, propose de mettre en lien une anthropologie de la maison avec un usage ethnographique de l'outil cartographique permettant une production visuelle des pratiques de mobilités. Ce travail s'appuie sur un fond de carte spécifique, créé en se détachant des conventions cartographiques (orientation vers le Nord) et des enjeux de gouvernement (représentation limitée au territoire national). Les mobilités produisent un habitat poly-situé entre amont et aval, qui enjambe le Maroni, frontière nationale entre Guyane et Suriname. Représenter la mobilité permet ainsi de repenser des notions centrales des sciences sociales trop souvent figées, comme celle d'habiter, qui n'est pas limitée à une maison mais qui inclut plusieurs maisons et des déplacements entre elles, ou encore celle de frontière, qui n'est pas uniquement une séparation mais aussi un espace habité et un lieu de créativité.

MOTS CLÉS
Habitat poly-situé, mobilités transfrontalières, cartographie ethnographique, parenté

ABSTRACT
Maroon dwellings on the Maroni River are characterised by mobility, which creates the possibility of shaping houses. This paper, based on a Phd research in sociology drawing on a long-term fieldwork, proposes to connect an anthropology of the house with a use of ethnographic maps that enables to produce graphic representations of mobility. I have created specific maps, untied with cartographical conventions (North orientation) and government issues (representation stopping at the border). Mobility creates a multi-sited dwelling all along the river that encompasses both banks, both sides of the border, and upriver and downriver territories. Representing mobility allows to reconceptualising central concepts in social sciences, often seen as static: dwelling is not limited to one house but can involve several and the mobility between them. Moreover, the border is not only a division but also an inhabited space and a place of creativity.

KEYWORDS
Multi-sited dwelling, Trans-border mobility, Ethnographic map, Kinship

INTRODUCTION
Les habitants du Maroni ont des modes de vie caractérisés par la poly-activité et la mobilité. En particulier, les Bushinengués[1], marrons qui se sont libérés des plantations surinamaises, sont venus vivre dans cet espace frontalier, à la marge des centres coloniaux hollandais et

1 Le terme bushinengué renvoie en français à l'ensemble des six groupes issus du marronnage des plantations surinamaises, qui ont négocié avec les autorités coloniales hollandaises des traités de paix, garantissant leur vie dans des territoires situés en amont des fleuves guyanais et surinamais.

français. Ils se sont installés dans ces territoires de l'amont, à proximité de groupes amérindiens depuis le XVIII[e] siècle (De Groot, 2009). Ces dernières décennies, ces groupes ont connu un exode rural. Beaucoup sont venus vivre dans les villes du littoral de Guyane et du Surinam. Les Bushinengués urbains continuent toutefois de fréquenter les territoires de l'amont, qu'ils appellent *bushikonde*, pays de la forêt, reliés à la côte par avion et pirogue. Ils y pratiquent des activités minières, mais s'y rendent également pour des cérémonies funéraires, culturelles ou pour des vacances. Comment représenter ces pratiques de l'espace ? Et en quoi ces représentations cartographiques représentent-elles un défi méthodologique par contraste avec les cartographies étatiques, produites comme instruments du gouvernement au Surinam et en Guyane ?

Cette communication est issue d'un travail de thèse de sociologie, soutenue en 2017, fondé sur une enquête ethnographique de long terme. Elle combine différentes méthodes des sciences sociales utilisées en anthropologie, sociologie et géographie, et explore les liens entre mobilités, parenté, maisons et appropriation du territoire. Je propose de mettre en lien une anthropologie de la maison avec un usage ethnographique de l'outil cartographique permettant une production visuelle des pratiques de mobilités.

Dans un premier temps, je développerai la notion de configuration de maisons qui permet de décrire un habitat poly-situés pratiqué par des Bushinengués de part et d'autre du fleuve. Les déplacements des habitants entre plusieurs maisons sont dépendants de réseaux de parenté en renouvellement constant et traversés par des enjeux de pouvoir. Dans un second temps, je proposerai une cartographie de cet habitat à partir de cartes réalisées en fonction des données de terrain, pour produire des représentations proches des mobilités qui entraînent un habitat poly-situé entre amont et aval, que l'on peut représenter par des schémas orientés en fonction de l'amont, et transfrontaliers. Enfin, en guise de conclusion, je montrerai que représenter la mobilité permet ainsi de repenser des notions centrales des sciences sociales trop souvent figées, comme celle d'habiter, qui n'est pas limitée à une seule maison mais qui inclut plusieurs maisons et des déplacements entre elles, ou encore celle de frontière, qui n'est pas uniquement une séparation mais aussi un espace habité et un lieu de créativité.

1. HABITER DES CONFIGURATIONS DE MAISONS

1.1. La mobilité comme partie intégrante de l'habiter

Les modes d'habiter des Bushinengués sur le fleuve Maroni sont caractérisés par une forte mobilité, condition pour la formation de configurations de maisons. Dans leurs pratiques quotidiennes (*livelihoods*), les habitants bushinengués ne se contentent pas de traverser la frontière, mais ils l'habitent aussi, créant une relation intime à l'espace. Les géographes inspirés par la phénoménologie ont défini l'habiter comme l'action de construire un territoire dans le monde, et analysé les mobilités comme un régime d'habiter, l'habitat poly-topique (Stock, 2006).

La description ethnographique permet d'enrichir cette notion d'habitat poly-topique par une attention portée à l'anthropologie de la maison, qui ajoute aux lieux des liens de parenté. Je m'appuie ici sur le concept de configuration de maisons de Louis Marcelin (1996), qui montre comment les maisons sont reliées par des réseaux qui matérialisent des liens de parenté pratique, toujours en mouvement et en conflit (Motta, 2014).

1.2. Configurations de maisons et parenté

Ces configurations, dans mon cas, relient les deux rives et sont transfrontalières. Je mets

l'accent sur les aspects matériels de l'habiter, qui permettent d'analyser les appropriations de l'espace. Les habitants bushinengués de St-Laurent-du-Maroni, ville frontalière entre la Guyane et le Surinam, n'ont pas qu'une seule résidence. Des personnes, liées par des liens de parenté actifs, habitent ensemble des configurations de maisons. Ces habitats peuvent s'étendre de part et d'autre du fleuve Maroni, plus ou moins en amont de la ville située dans l'estuaire. Les habitants qui en ont les moyens construisent et entretiennent plusieurs maisons dans différents lieux, et y effectuent des passages réguliers.

Ma méthode consiste à analyser des cas de famille en détail : en suivant mes interlocuteurs, j'étudie les mobilités le long du Maroni, à la fois dans les espaces ruraux et urbains. Cette notion de configuration de maisons est illustrée par deux cas : dans un premier cas (1), des St-Laurentais maintiennent des maisons dans un *kampu* situé sur la rive d'en face (au Surinam), à une trentaine minutes de navigation de St-Laurent. Le *kampu* est un lieu de production agricole, de repos mais aussi de réunion de personnes dispersées entre les différentes villes du littoral.

Dans un second cas (2), des St-Laurentais maintiennent des maisons dans leur konde, leur village d'origine, situé beaucoup plus amont du fleuve, là aussi sur la rive surinamaise. Pour ces personnes, le *konde* n'est ni un espace de production agricole, ni un espace de repos : il est fréquenté pour des raisons cultuelles, lors des cérémonies funéraires. Là aussi, le groupe formé par les maisons des descendants en ligne matrilinéaire d'une aïeule constitue un lieu de production de liens de parenté, qui peuvent être réactivés en contexte urbain.

Figure 1. Pirogue franchissant les sauts à l'aide d'une perche (*kula*) (François, 2003)



2. REPRÉSENTER DES MODES D'HABITAT POLY-SITUÉS

Je propose de cartographier des espaces résidentiels, des configurations de maisons et des déplacements entre amont et ville, en les faisant dialoguer avec des arbres de parenté.

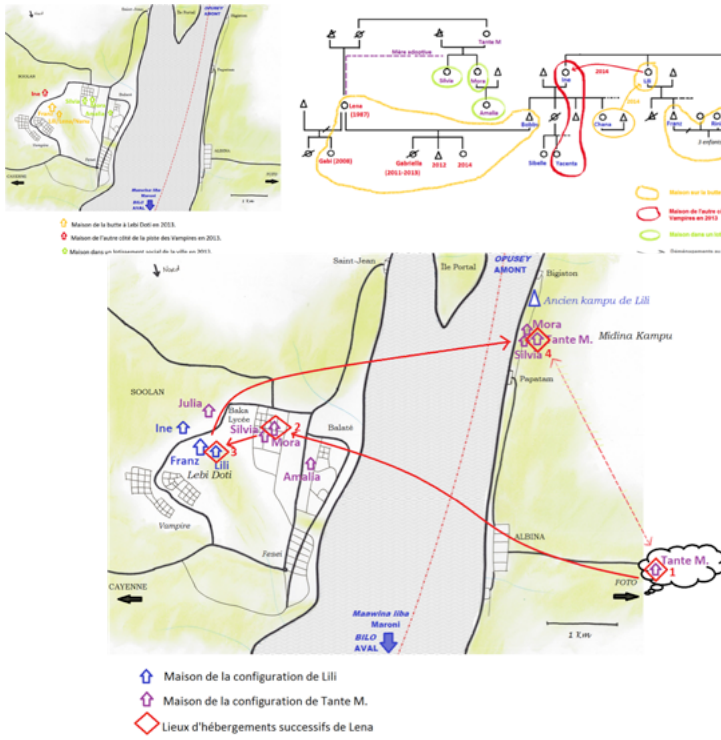
2.1. La création d'un fonds de carte *ad hoc*

J'ai choisi de représenter l'espace en fonction de représentations d'habitants, afin d'établir une vision alternative de celle du gouvernement. Roger Downs et David Stea (1981) avaient proposé d'explorer les cartes mentales, processus cognitifs non nécessairement écrits de résolution des problèmes spatiaux. Je m'inspire plutôt des méthodes de cartographies du chez-soi, soit en réutilisant les outils cartographiques étatiques ou en en créant d'autres : Doug Aberley

invite à s'inspirer des cartes « mentales » aborigènes, ou cartes cognitives (1993).

Mes cartographies du territoire frontalier ne sont pas à proprement des cartes mentales au sens où elles sont le fruit d'une élaboration par la chercheuse, postérieure à l'enquête, à partir des notes de terrain : ce sont des cartes ethnographiques qui tentent de restituer les catégories spatiales de mes interlocuteurs. Elles sont distinctes des cartes gouvernementales qui s'arrêtent à la frontière et ne saisissent pas les modes d'habiter transfrontaliers. Ce ne sont pas des cartes à l'échelle. Elles permettent de représenter différents éléments spatiaux issus de l'enquête ethnographique. J'ai fait le choix d'abandonner la convention de l'orientation vers le Nord, au profit d'une orientation selon l'axe fluvial plus conforme aux catégories émiques pour parler de l'espace : en ndjuka, on dit qu'on monte vers l'amont (*tapsey*, en haut) et qu'on descend vers l'aval (*bilo*). Les habitants créoles de St-Laurent les plus âgés parlent des « hauteurs » pour désigner l'amont. Pour se situer dans la ville, on n'emploie jamais les références aux points cardinaux, mais le fleuve sert de point de repère. Le centre est dit « devant » (*fesei*, ou *ganda*), par opposition aux autres quartiers plus ou moins éloignés du fleuve ou de la route (*bakasei*). La réalisation à la main permet également de mettre en avant le caractère construit de ces représentations graphiques, qui ne se confondent pas avec la réalité.

Figure 2. Carte de la configuration de maisons de Lena et schéma de parenté (cas n° 1)



2.2. Cartes ethnographiques et schémas de parentés

La représentation du cas ethnographique 1 permet d'illustrer l'articulation entre cartes et schémas de parenté.

2.3. Cartographier les mobilités transfrontalières

L'analyse du cas n° 1 se poursuit par une étude des mobilités transfrontalières d'une interlocutrice, au gré d'événements de sa trajectoire marquée par l'application des politiques de la frontière de l'Europe[2], mais aussi de conflits au sein des réseaux de parenté.

3. LES APPORTS DE LA CARTE À L'ANTHROPOLOGIE

L'analyse des pratiques de mobilité spatiale permet donc de reconceptualiser deux notions des sciences sociales, à l'encontre d'une analyse statique : la notion de maison et celle de frontière.

3.1. De la maison aux maisons, un habitat poly-situé

L'anthropologie des sociétés marronnes a montré que le concept bushinengué de *osu* relie directement la parenté à l'espace, puisqu'il renvoie à la fois à la maison et à un groupe de parenté restreint (Price, 1973). La *osu* n'est pas seulement un endroit où les relations ont lieu, mais aussi un groupe de proches soudés par des liens forts, même quand ils n'habitent pas au même endroit. Les anthropologues ont analysé la maison comme un lieu de production de la parenté (Carsten & Hugh-Jones, 1995), ainsi que dans sa matérialité, continuellement forgée par les pratiques quotidiennes et les représentations.

3.2. La frontière sous l'angle résidentiel

L'approche par les cartes ethnographiques renouvelle le regard sur les frontières, par l'analyse des réappropriations habitantes à travers les enjeux résidentiels. Les études des frontières (*border studies*) sont structurées autour du cas iconique de la frontière USA-Mexique. Linda Whiteford (1979) a montré l'existence de réseaux de parenté, qualifiés de communauté étendue (*extended community*), de part et d'autre des barbelés. Des anthropologues ont conceptualisé la frontière non seulement comme répressive, mais aussi comme un lieu productif. L'analyse du cas de la frontière du Maroni, très poreuse, est particulièrement adaptée à la mise au jour des manières de se réapproprier les politiques publiques de mise en place de cette frontière. Les fleuves-frontières permettent des échanges commerciaux et humains très intenses. Malgré le contrôle de l'immigration par les autorités françaises, en vertu d'un droit des étrangers dérogatoire et particulièrement répressif, les mobilités échappent largement au contrôle étatique : un second poste frontière est d'ailleurs situé cent kilomètres plus loin en direction de Cayenne, à Iracoubo. Le concept bushinengué de *liba* renvoie non seulement à la rivière, mais aussi au territoire : le fleuve n'est pas une barrière mais un trait d'union entre les rives.

Je montrerai comment la représentation de la frontière peut changer à travers les cartes ethnographiques du cas ethnographique n° 2, celui du couple formé par Ma Dina et Edi, qui possèdent quatre maisons de part et d'autre du Maroni, entre amont et aval.

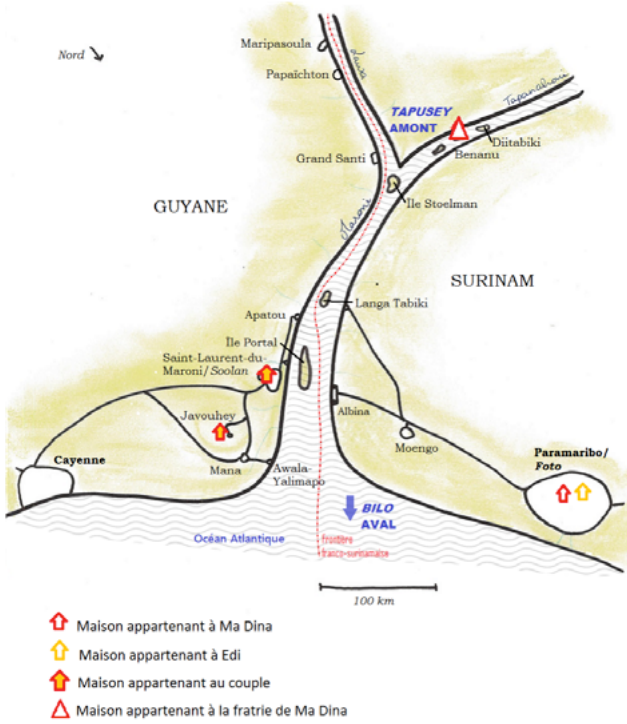
CONCLUSION

Les modes d'habiter poly-topiques transnationaux font donc du Maroni un chez-soi. Représenter cet espace transfrontalier de manière ethnographique, en incluant la mobilité,

2 La Guyane, comme les autres départements d'outre-mer français, appartient à l'Union européenne, mais pas à l'espace Schengen. Il en résulte des politiques migratoires dérogatoires par rapport au droit français – dans le sens de visas pus restrictifs et de recours moins accessibles.

permet ainsi de repenser des notions centrales des sciences sociales trop souvent figées :
– La notion d'habiter ne se borde pas à une seule maison : des modes d'habiter poly-topiques incluent plusieurs maisons, des déplacements entre elles, et réactivent en permanence des liens de parenté pratiques.
– La frontière, trop souvent associée à son côté répressif, n'est pas uniquement une séparation mais aussi un espace habité et un lieu de créativité.

Figure 4. Maisons de Ma Dina et Edi (cas n° 2)



RÉFÉRENCES

Carsten J., Hugh-Jones S. (dir.), 1995, *About the house: Lévi-Strauss and beyond*, Cambridge, UK, Cambrige University Press.

De Groot S.W., 2009, *Agents of Their Own Emancipation: Topics in the History of Surinam Maroons*, Amsterdam, De Groot.

Doug A. (dir.), 1993, *Boundaries of Home: Mapping for Local Empowerment*, Gabriola Island, BC (Canada), New society publ.

Downs R.M., Stea D., 1981, *Des cartes plein la tête : essai sur la cartographie mentale*, Ste-Hyacinthe, Québec, Edisem.

François S., 2003, « Les pirogues du Maroni », *In situ. Revue des patrimoines*, n° 3 [en ligne : insitu.revues.org/1275 consulté le 04/09/17].

Marcelin L.H, 1996, *L'invention de la famille afro-américaine : famille, parenté et domesticité parmi les Noirs du Recôncavo da Bahia, Brésil*, thèse de doctorat en anthropologie, Universidade Federal do Rio de Janeiro–Museu Nacional–PPGAS.

Motta E., 2014, « Houses and economy in the favela », *Vibrant. Virtual Brazilian Anthropology*, 11(1), p.118-58 [en ligne : www.scielo.br/pdf/vb/v11n1/05.pdf consulté le 04/12/16].

Piantoni F., 2009, *L'enjeu migratoire en Guyane française : une géographie politique*, Matoury, Guyane, Ibis Rouge.

Stock M., 2006, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, Travaux [en ligne : www.espacestemps.net/articles/hypothese-habiter-polytopique consulté le 22/11/17].

Whiteford L., 1979, « The Borderland as an Extended Community », *in* V.R. Kemper (dir.), *Migration across Frontiers: Mexico and the United States*, Albany, NY, Institute for Mesoamerican Studies, p.127-137.

L'AUTEURE

Clémence Léobal
EHESS – LabEx Tepsis
Université Paris Descartes – Cerlis/Iris
clemence.leobal@gmail.com